

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald BENDER

En cueillant des fleurs

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 117-119

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

En cueillant des fleurs

Nous étions partis deux : le Père Fridolin et moi, l'un et l'autre grands amateurs de botanique. Le Père Fridolin visait directement au pratique et s'était engagé à fournir de plantes médicales la pharmacie d'un certain monastère — non pas, comme vous pourriez le soupçonner, en vue d'une nouvelle liqueur. Non ! mais simplement pour guérir les petits malaises, maux de tête, maux de gorge, rhumes de cerveau, engelures, et autres généreux cadeaux de l'hiver. Et par ce beau jour du mois d'août, c'était aux alchémilles, dites vulgairement « manteaux des dames », qu'il en voulait. Chez moi, au contraire, les buts philanthropiques étant moins prononcés, j'étais décidé à m'arrêter aux plus humbles mousses, aux plus méprisées. Je visais la partie théorique et n'aurais pas été fâché de revenir le soir avec un « dicranum » ou un « hylocomium » nouvelle espèce. Chacun a son petit faible.

Nous cheminions par monts et par vaux, et au hasard, je lui signalais quelques plantes les plus connues. Malgré sa spécialité pharmaceutique, il s'intéresse à tout, le Père Fridolin. C'était, pour autant que ma mémoire m'est fidèle dans un tel galimatias de noms grecs, latins et autres : le « geum montanum », la Benoîte des montagnes avec sa belle corolle jaune et ses feuilles artistement découpées. La « soldanella alpina » dont les clochettes bleu-pâle se penchent vers le sol tout glacé encore. Plus loin sur un rocher se pressaient des touffes de « Dryas octopetala » mélangées aux tiges sombres de « l'empetrum nigrum ». Les silènes, les gentianes, les androsaces, les véroniques se multipliaient comme par enchantement, et le P. Fridolin prêtait à ma sèche énumération une attention soutenue. Qu'il avait raison

notre professeur de Botanique de nous dire que les fleurs servent souvent de compagnons de route ! Nous pouvions nous en rendre compte. Nous foulions de merveilleux tapis, auprès desquels auraient pâli les tapis orientaux si vantés par Pierre Loti. Nos yeux ne se lassaient pas de contempler tant de beauté et nous restions muets (Dieu sait cependant ce que cela nous coûte) devant tant de riches couleurs. Les myosotis semblaient rap-peler à notre souvenir des chers disparus, des chers absents qui nous avaient dit eux aussi « Ne m'oubliez pas ». « L'oubli est cruel, fit enfin le Père Fridolin, et ces petites fleurs nous donnent de grandes leçons. Symbole de fidélité, vous me plaisez », et le voilà parti dans une dissertation presque mystique. Blasé par de cruels souvenirs, je suivais distraitement ses belles envolées oratoires et avais envie de lui dire : « Vous savez, pour moi, reconnaissance, confiance ce ne sont que des mots... » Les violettes, qui formaient tout près un grand tapis bleu, me semblaient fort peu humbles, et j'allais à mon tour faire un dithyrambe sur l'humilité, lorsque le Père Fridolin, pensant sans doute que j'étais mal qualifié pour cela, m'arrêta : « Que voulez-vous, en montagne l'été est si court, que chaque fleur veut sa part de bains de soleil ; et puis, si elles étaient cachées dans les orties comme celles de la plaine, le thé deviendrait trop cher ».

Au bord de la route, s'offraient, à tout passant, de grandes touffes de « génépi ». Oh ! quel parfum !

Et, tous deux, nous nous transportions au temps d'avant-guerre, cet heureux temps où quelques satisfactions étaient encore permises : Aux jours de fête indiquées par notre clavier, nous pouvions alors goûter une liqueur qui valait celle du P. Gaucher et c'était précisément la liqueur de génépi. Instinctivement, nous nous tournons l'un vers l'autre, et les gens de bon sens se rencontrant toujours, nous laissons échapper cet aveu : « C'était bien bon ».

Et tout autour de nous, se pressaient des épervières à la détermination si difficile, des pédiculaires rostrées et non rostrées, mais aux variétés si intéressantes, des gentianes, des trèfles, des saxifrages, des renoncules, et, pour que le bouquet fût complet, de superbes graminées baptisées de noms presque barbares. Le Père Fridolin ouvrait de grands yeux qui auraient voulu voir tout d'un seul coup. Il ne songeait plus à ses alchémilles, pas plus que moi à mes mousses, m'attardant, pour une fois, aux fleurs qui parlent et qui rappellent des souvenirs. Que m'importaient les divers genres de *Dicranum* et de *Brachytecium*, quand, tout près, les *myosotis* parlaient au cœur et que le *génépi* sentait bon la liqueur !

Le Père Fridolin, lui, rêvait. Le grand ami des promenades solitaires avait trouvé à qui parler. Son esprit écoutait les secrets des fleurs...

Tout à coup, il se retourne : « Malheureux, et mes alchémilles ! dire que tout un monastère pourrait souffrir par ma faute ! » Et voilà que, pour rattraper le temps perdu, il se met à faucher. Eh bien oui, il fauchait. D'une main il tenait son couteau de poche, de l'autre, les tiges d'alchémilles et dans ma boîte, ouverte devant lui, les plantes aux vertus salutaires s'entassaient. Quand il eût fini, il se tourna vers moi et me dit : « La montagne rend meilleure toute chose ; fleurs et gens gagnent au contact d'un air si pur ». Et en homme d'ordre il rangea la provision faite. Dans l'étage inférieur, il mit les alchémilles vulgaires : c'étaient, pour sûr, les manteaux des dames pour les jours d'œuvre ; dans l'étage supérieur, il plaça l'alchémille des montagnes : les manteaux de fête, quoi !

Et, le soir tombant, nous rentrions à l'hospice contents tous deux. Les fleurs nous avaient livré leurs secrets. Elles avaient parlé. Seules, pour une fois, les roses s'étaient tues, mais les *myosotis*, en nous disant bonsoir, semblaient nous répéter : « N'oubliez pas ceux qui vous sont chers ; ne faites souffrir personne ; pardonnez de grand cœur... »

Chanoine Oswald BENDER.

Grand St-Bernard, septembre.